

« Cette voix que je ne reconnais pas toujours, la mienne »

Gilles Dorion

Number 71, October 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45251ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorion, G. (1988). « Cette voix que je ne reconnais pas toujours, la mienne ». *Québec français*, (71), 74–76.



Variations sur le moi

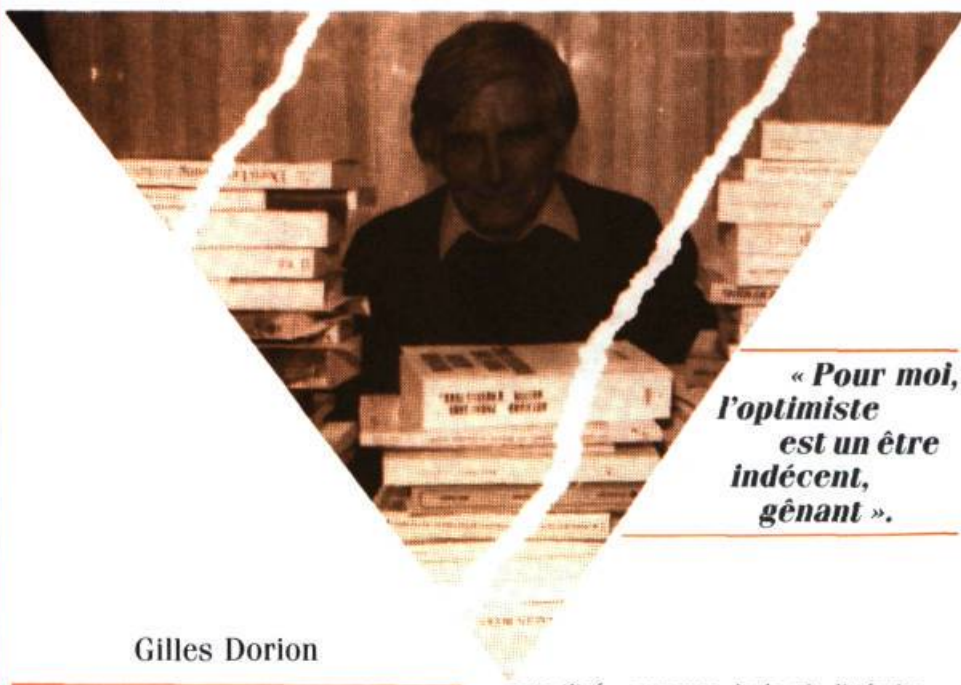
L'abattement qui caractérise ces personnages solitaires ne raréfie pas nécessairement l'atmosphère au point où l'ensemble devient intolérable. La présence de l'humour permet d'élargir la vision des événements, de caricaturer certains narrateurs afin de mieux creuser leur dimension tragique. Cette froide ironie sert de tampon car l'écriture sobre et économe ne favorise pas l'éclatement du verbe. Le style d'Archambault reste imperméable à la mode et aux modes, en ce sens que l'écrivain utilise peu les artifices et les prouesses de l'écriture. Cette sobriété modère pour ainsi dire l'aspect excessif des êtres et des situations dans lesquelles ils évoluent. Tel un contrepoint bien étudié, l'écriture se présente comme une panacée qui libère de l'angoisse, une thérapie employée par les « je » narrateurs qui y trouvent une distraction salvatrice même s'ils reçoivent peu de gratifications de leur entourage.

La mélancolie comme érigée en système, les amours impossibles mêlées à une tendresse éperdue tissent donc la trame de tous les romans d'Archambault contrant ainsi l'angoisse existentielle. L'œuvre circulaire reprend le même refrain avec des narrateurs qui suivent à quelques années près l'âge de l'auteur. Cette coïncidence quelque peu révélatrice apparaît encore avec plus d'intensité dans la création des protagonistes. Tous sont des hommes, des « je » appartenant à une classe sociale moyenne, intellectuels sans trop de prétention, ressassant les mêmes souvenirs d'une enfance peu enviable ou d'une adolescence risible, sinistre et boutonneuse.

Ces « je » hybrides, fussent-ils nommés Georges, André, Marc ou autrement, convergent vers un point commun : ils s'identifient à la conscience de tout le roman. Ils créent avec insistance un portrait, le raffinant d'un ouvrage à l'autre, ce qui enlève d'une certaine manière toute neutralité à l'ensemble de l'œuvre romanesque, car cette référence interne constante consacre chaque élément et le teinte d'une facture qui s'apparente étrangement au « je » à la voix unique, celui de l'autobiographie masquée certes, mais détectable, du moins à certains niveaux.

Faut-il ajouter que l'espèce de complaisance quasi neurasthénique à feuilleter ces albums de photos du temps jadis favorise de longues confessions répétitives dans lesquelles se croisent à n'en pas douter des éléments autobiographiques. Le « témoin de sa vie, autobiographe impénitent » de *la Fuite immobile intensifie le mythe selon lequel l'auteur de Parlons de moi entretient de livre en livre un mirage esthétique au cœur duquel il s'amuse à paraître et disparaître tour à tour.*

« Cette voix que je ne reconnais pas toujours, la mienne »



Gilles Dorion

**« Pour moi,
l'optimiste
est un être
indécent,
génant ».**

Deux recueils rassemblent, jusqu'ici, la « prose d'idées » de Gilles Archambault, parue dans des périodiques : *les Plaisirs de la mélancolie*¹ et *le Regard oblique*². Il importe absolument d'y adjoindre le très beau livre *Stupeurs*³ écrit sur un autre mode. De la même façon que le titre de son premier roman, *Une suprême discrétion*, ces titres caractérisent avec justesse la manière et le ton de l'auteur, impriment à ses textes non narratifs une coloration particulière. Non narratifs ? Nuance... Comme le souligne avec pertinence André Belleau dans *Surprendre les voix*, « aujourd'hui, un essayiste est un artiste de la narrativité des idées »⁴. Nombreux en effet sont les « essais » d'Archambault fondés sur des anecdotes personnelles. Un-e aimable bibliothécaire n'a-t-il/elle pas noté, sur la fiche bibliographique du *Regard oblique*, déjà

sous-titré « rumeurs de la vie littéraire » : « Anecdotes, facéties, satires, etc. » ? Ce n'est certes pas là le seul trait qui définit les recueils de l'auteur.

Sous-titrés « petites proses presque noires », *les Plaisirs de la mélancolie* ont un but bien défini par la préface même d'Archambault : « J'ai voulu m'amuser de mes travers, promener sur le monde un regard étonné ». Les divisions du recueil ne surprennent donc pas : « Humeurs », « Justifications » et « Murmures ». Presque tous les textes tournent autour du métier (ou de la profession ?) d'écrivain, de ses avatars, de ses misères plutôt que de ses grandeurs, de l'attitude de l'auteur devant la vie/la mort, avec un sentiment très vif de l'absurde condition humaine. À l'époque où ils ont été rédigés, ils s'adressaient à des lecteurs aussi divers que ceux de *Liberté*, *Cité libre*, *Maintenant*, *l'Actualité*, *Maclean*, *la Presse*, *le Jour* et *le Devoir*.

**« Ne jamais forcer son talent au risque
de succomber à une vaste supercherie,
celle d'une littérature qu'il faudrait aimer
parce que québécoise ».**

Les chroniques du *Regard oblique* ont pour sujet unique la vie littéraire, — au Québec, cela s'entend, — et avaient pour destinataires les lecteurs « spécialisés » du *Livre d'ici*. Elles sont beaucoup plus ramassées que celles des *Plaisirs de la mélancolie*, mais elles adoptent la même allure. Tout compte fait, la moitié des textes réunis dans le premier recueil traitent aussi du métier d'écrivain. Archambault y explique qu'il avait très jeune la manie de l'écriture, que personne ne l'a forcé à écrire, qu'il écrit de telle façon, que ses lecteurs ne sont pas légion, que le métier est ingrat, mal rémunéré, qu'il tient en horreur les plumitifs (et en a peur), qu'il déteste parler des affres de la création, qu'il fuit les modes littéraires, qu'il est, somme toute, bien satisfait de son sort, qui pourrait être meilleur (ou pire)...



Dans *Stupeurs*, à la vérité son premier recueil de « Proses » (tel est son sous-titre), l'écrivain médite sur l'humanité souffrante, tente de « percevoir les plaintes des hommes qui s'enlisent dans la douleur » (p. 9). Il songe à « l'horreur de vivre » (p. 44), comme le vieillard à l'approche de la mort. Mais il préfère encore la solitude : « Seul. Ne plus avoir à camoufler ma sérénité devant des angoissés qui me harcèlent de leur besoin de promiscuité. Jouir jusqu'à ma mort de cet instant de vide absolu » (« Clarté », p. 16).

Biographie

Né à Montréal le 19 septembre 1933, Gilles Archambault est détenteur d'un baccalauréat ès arts (1955) du collège Sainte-Marie et d'une licence ès lettres (1957) de l'Université de Montréal. D'abord membre du comité de lecture (1958-1963) à Radio-Canada, il devient réalisateur (1963) puis animateur. Chroniqueur de jazz à la radio et dans les journaux, il collabore à plusieurs périodiques, notamment à *Liberté*, à *Actualité*, à *Livre d'ici*, au *Devoir*, à *la Presse* et au *Magazine Maclean*. C'est en 1963 qu'il entreprend une carrière d'écrivain avec la publication d'*Une suprême discrétion*, à l'image du romancier qui fuit, semble-t-il, l'institution littéraire. Quatre autres romans paraissent, par la suite, dans l'ordre, puis un recueil de nouvelles, *Enfances lointaines* (1972). Après la compilation d'*Une discothèque de base : classique, jazz, pop-rock*, une discographie commentée, il publie *la Fuite immobile*

(1974), *les Pins parasols* (1976), deux romans, deux recueils de proses, *Stupeurs* (1979) et *les Plaisirs de la mélancolie* (1980). Lors de la publication de son roman *le Voyageur distrait* (1981), il mérite le prix David pour l'ensemble de son œuvre. À voix basse paraît en 1983, *le Regard oblique*, sous titré *Rumeurs de la vie littéraire*, en 1984. Son dernier ouvrage, *l'Obsédante Obèse et Autres Agressions* (1987), lui a mérité le prix du Gouverneur général. Il a aussi écrit des textes dramatiques pour la radio et la télévision, et rédigé le scénario de « l'Exil » (1970) de Thomas Vámos pour l'O.N.F. qui portera à l'écran *la Fleur aux dents* en 1975. En 1981, il a fondé les Éditions du Sentier avec des amis. Il a, en outre, collaboré à plusieurs recueils collectifs, dont *Fuites et Poursuites* et *Premier Amour*.

Aurélien BOIVIN

Appliquons-nous à ses textes de « prose » l'étiquette de « soliloque d'homme seul » qu'il appliquait lui-même à Georges Perros ? À lui qui s'adresse à des milliers de lecteurs (éventuels) par la voie des périodiques, ou qui anime de sa voix feutrée une émission radiophonique (bizarrement) nommée *Jazz-soliloque* ? Sa solitude, amoureusement cultivée, son retrait volontaire du monde ne justifient-ils pas ou n'expliquent-ils pas une certaine complaisance masochiste ? L'épigraphe du Président de Brosses, judicieusement choisie, décrit bien l'homme : « Jean-Jacques est à Paris dans un cinquième étage, où il copie de la musique, soutient des paradoxes et jouit du plaisir d'être malheureux³ ». Pas étonnant qu'il s'inspire d'un de ses auteurs favoris, le nihiliste Émile Michel Cioran, qui avait publié entre autres un essai intitulé *De l'inconvénient d'être né*. Son amour de la solitude se double tout naturellement de celui de la réflexion, qui n'exclut pas une certaine tristesse ou mélancolie (étymologiquement : « bile noire »). Son réalisme, son désabusement de tout, sans être terribles ou terrifiants, débouchent sur un sentiment de résignation qui l'a fait taxer de pessimisme. « Je ne suis pas « pessimiste » comme on me l'a dit tant de fois », s'exclame-t-il (*les Plaisirs de la mélancolie*, p. 124), alors qu'ailleurs il soutient sans broncher : « Pour moi, l'optimiste est un être indécent, gênant » (« Mais parlez-moi de la vie ! », *les Plaisirs de la mélancolie*, p. 67).

Ses confidences intimes, qui font grande la part de narrativité de ses chroniques et proses, qui parlent des aléas de la vie, de son adolescence triste, de son père distant, de la religion, de son métier décevant, traduisent un scepticisme à la Montaigne, un sentiment de désillusion rarement teinté d'amertume. Au risque d'encourir un jugement sévère, je dirai, pour employer une formule un peu usée : l'humour le sauve. N'a-t-il pas écrit : « On dit de vous que vous avez de l'humour. [...] Les imbéciles, ils ne s'imaginent tout de même pas que vous n'avez pas vu leurs manigances, la hâte qu'ils ont de profiter de votre détachement ! » (*Les Plaisirs de la mélancolie*, p. 125).

Quant aux tenants de la littérature québécoise à tout prix, ils seront sûrement déçus de la tiédeur de son point de vue sur le sujet. Il n'y va pas de main morte, même, pour dénoncer l'« encouragement » excessif qu'on lui accorde en certains milieux (« La Vérité, toute la vérité », *les Plaisirs de la mélancolie*, p. 25-27). Pour reprendre une de ses expressions favorites, il « fait des gorges chaudes » sur les « écrivains qui portent bien haut le culte de la pensée québécoise triomphante » (« Les Soucis de la carrière », *les Plaisirs de la*

**« J'aime le trait incisif,
l'insouciance éveillée,
la nonchalance feinte,
la complaisance tellement
appuyée qu'elle ne berne
que les sots ».**

mélancolie, p. 61-63). Son texte « Pourquoi j'écris », qui ouvre la partie du recueil intitulée « Justifications », est particulièrement éclairant sur son attitude : « Je suis donc, bien malgré moi, un écrivain local, possédant tant bien que mal sa langue, écrivant des histoires québécoises d'inspiration et de facture, mais qui n'a jamais eu la sensation d'apporter à la

description de cette âme collective québécoise d'éléments que l'on ait reconnus originaux. Ainsi donc, si je continue d'écrire au Québec, c'est que je sais au plus profond de moi que mon œuvre doit avoir ses racines ici et que, quoi qu'il arrive, je suis d'ici » (*Les Plaisirs de la mélancolie*, p. 84-85). Mais, à la fin de cette même partie, il renie ce texte et d'autres, écrits « avec une belle spontanéité » et abjure la « profession de foi en la littérature québécoise » qu'on lui avait fait faire : « Ce n'est pas en termes de littérature nationale que le problème se pose pour moi. [...] Ne jamais forcer son talent au risque de succomber à une vaste supercherie, celle d'une littérature qu'il faudrait aimer parce que québécoise » (« Mon très beau nombri », *les Plaisirs de la mélancolie*, p. 102). Ce texte est daté de janvier 1977.

Pour comprendre l'âme d'Archambault, faudrait-il se faire psychanalyste ou puiser à la même ironie, pratiquer la même satire ? À ce point de vue, *le Regard oblique* est « exemplaire ». Le point de départ de presque toutes les chroniques se situe dans l'actualité, les potins, les modes, les vogues, les lancements, les prix... L'écrivain y exprime ses lubies passagères, ses fantasmes et obsessions en regardant de biais la faune qui gravite et

s'agit autour de l'écrivain. Les épigraphes de chacune des sections en annoncent le contenu. Si les articles sont plus courts, ils gagnent en densité et en portée. Les traits sont acérés, surtout le dernier. « J'aime le trait incisif, l'insouciance éveillée, la nonchalance feinte, la complaisance tellement appuyée qu'elle ne berne que les sots », affirmait-il en préface aux *Plaisirs de la mélancolie*. Voilà tout l'homme et tout l'écrivain.

NOTES

1. *Les Plaisirs de la mélancolie. Petites proses presque noires*, Montréal, Quinze, 1980, 136 p. (Coll. « Prose entière »). Faudrait-il citer ici le petit livre de Freddy Klopfenstein, *Méditation teintée d'humour noir* à l'intention de ceux qui passent des nuits blanches, Genève, Perret-Gentil, 1983, 41 p., qui puise à la même inspiration ?
2. *Le Regard oblique. Rumeurs de la vie littéraire*, Montréal, Boréal Express, 1984, 179 p. (Coll. « Papiers collés »).
3. *Stupeurs. Proses*. Avec huit monotypes de Jacques Brault, Montréal, Éditions du Sentier, 1979, 77 p.
4. André Belleau, *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal Express, 1986, 238 p. (Coll. « Papiers collés ») (v. p. 86).

Bibliographie

1. Oeuvres

- Une suprême discrétion*, Montréal, le Cercle du livre de France, 1963, 158 p.
- La Vie à trois*, Montréal, le Cercle du livre de France, 1964, 178 p. ; suivi de « Petite Histoire de la Vie à trois », Montréal-Paris, Stanké, 1981, 187 p. (« Roman 10/10 »).
- Le Tendre Matin*, Montréal, le Cercle du livre de France, 1969, 146 p.
- Parlons de moi. Récit complaisant, itératif, contradictoire et pathétique d'une auto-destruction*, Montréal, le Cercle du livre de France, 1970, 204 p. ; Montréal, Stanké, 1980, 212 p. (« Roman 10/10 ») ; *One for the Road. A Novel*, Toronto, Oberon Press, 1982, 156 p.
- La Fleur aux dents*, Montréal, le Cercle du livre de France, 1971, 238 p. ; postface de François Ricard, Montréal, Quinze, 1980, 240 p. ; *The Man with a Flower in his Mouth*, Toronto, Oberon Press, 1983, 135 p. ; adaptation de *la Fleur aux dents*, réalisée par Thomas Vamos, O.N.F., scénario de Pierre Turgeon, 1975, 86 minutes.
- Enfances lointaines. Nouvelles*, Montréal, le Cercle du livre de France, 1972, 121 p.
- Une discothèque de base: classique, jazz, pop-rock. Discographie commentée*, Montréal, Leméac, 1973, 242 p.
- La Fuite immobile*, Montréal, l'Actuelle, 1974, 170 p. ; Montréal-Paris, Stanké, 1982, 181 p. (« Roman 10/10 »).

Le Tricycle suivi de Bud cole Blues, Montréal, Leméac, 1974, 79 p. (Répertoire québécois). (Parut d'abord dans *Liberté*, septembre-décembre 1970, p. 41-61.)

Les Pins parasols, Montréal, Quinze, 1976, 158 p. ; présentation critique d'Alain Gerber, Montréal, Quinze, 1980, 164 p. (Coll. Présence).

Stupeurs, avec huit monotypes de Jacques Brault, Montréal, Éditions du Sentier, 1979, 77 p.

Les Plaisirs de la mélancolie. Petites proses presque noires, Montréal, Quinze, 1980, 137 p.

Le Voyageur distrait, Montréal-Paris, Stanké, 1981, 120 p. ; Montréal, l'Hexagone, 1988, 147 p. (Coll. Typo, n° 18).

À voix basse, Montréal, Boréal Express, 1983, 157 p.

Le Regard oblique. Rumeurs de la vie littéraire, Montréal, Boréal Express, 1984, 179 p. (Coll. Papiers collés).

L'Obsédante Obèse et Autres Agressions, Montréal, Boréal Express, 1987, 147 p.

2. Études (choix)

- ANDRÉS, Bernard, « le Tendre Matin... », *DOLQ*, t. IV : 1960-1969, Montréal, Fides, 1984, p. 864-865 (biblio.).
- , « Enfances lointaines... », *DOLQ*, t. V : 1970-1975, Montréal, Fides, 1987, p. 296-297 (biblio.).
- , « La Fleur aux dents », *DOLQ*, t. V : 1970-1975, Montréal, Fides, 1987, p. 342-343 (biblio.).
- BOVIN, Aurélien, « la Vie à trois... », *DOLQ*, t. IV : 1960-1969, Montréal, Fides, 1984, p. 947-948 (biblio.).

BOVIN, Aurélien, André GAULIN et Roger CHAMBERLAND, « Gilles Archambault : hommage », *Québec français*, n° 45 (mars 1982), p. 38-39.

BONENFANT, Joseph, « la Fuite immobile... », *DOLQ*, t. V : 1970-1975, Montréal, Fides, 1987, p. 360-361 (biblio.).

BOURBONNAIS, Nicole, « Parlons de moi... », *DOLQ*, t. V : 1970-1975, Montréal, Fides, 1987, p. 651-652 (biblio.).

CANTIN, Pierre, Normand HARRINGTON et Jean-Paul HUDON, *Bibliographie de la critique de la littérature québécoise dans les revues des XIX^e et XX^e siècles*, Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, 1979, t. II : a-c, p. 165-167. (Document de travail, n° 13).

DORION, Gilles, « Une suprême discrétion... », *DOLQ*, t. IV : 1960-1969, Montréal, Fides, 1984, p. 921-922 (biblio.).

GOBIN, Pierre B., « Le Tricycle... », *DOLQ*, t. V : 1970-1975, Montréal, Fides, 1987, p. 888-889 (biblio.).

PLANTE, Raymond, « À la recherche des complices absents. (Lecture de l'œuvre de Gilles Archambault) », *Voix et Images du pays*, t. IX, 1975, p. 209-221.

RICARD, François, « la Fuite immobile de Gilles Archambault », *Liberté*, n° 93 (mai-juin 1974), p. 82-91.

———, « le Style de Gilles Archambault », *Liberté*, n° 108 (novembre-décembre 1976), p. 182-185.

UNION DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS, *Dictionnaire des écrivains québécois contemporains*, Montréal, Québec/Amérique, 1983, p. 34.

Aurélien BOVIN